

Jean-Luc Nancy

*Le corps : dehors ou dedans.
Cinquante huit indices
sur le corps*

En souvenir de discussions qui eurent lieu entre Valéry Podoroga et moi-même à l'époque déjà éloignée (c'était en 1998–1999) de la publication en russe de la première édition de *Corpus*, et dont certaines traces sont publiées avec cette traduction, il me semble qu'aujourd'hui je peux proposer ce simple complément, peut-être susceptible de renouveler la discussion en même temps que, par ailleurs, je suis heureux d'offrir à Valéry le texte des *58 indices sur le corps* qui figure en français dans la troisième édition (2005) de *Corpus*. Que la discussion continue – entre nous, entre les langues, les cultures et les pensées – c'est ce qui fait la vie et l'amitié de *l'entre*, c'est-à-dire de ce qui nous réunit en nous séparant, de ce qui nous espace en nous ouvrant : nous, nos corps. – Juin 2006.

* * *

Il y a deux manières de surmonter le dualisme de l'âme et du corps tel qu'on a l'habitude de le considérer, c'est-à-dire selon la représentation d'une séparation d'essences et d'un abaissement du corps sous la domination de l'esprit (cette représentation n'a pour elle, en vérité, que les registres les plus vulgaires de la compréhension de la tradition

philosophique : à y regarder de plus près, on peut découvrir qu'aucune grande philosophie n'est enfermée dans cette simplification).

La première manière consiste à rapporter au corps les propriétés auparavant attribuées à l'âme, d'une manière analogue à celle selon laquelle Feuerbach demande d'attribuer à l'homme les propriétés supposées appartenir à Dieu. C'est ainsi le corps qui devient le siège de la présence à soi et de l'intériorité, et le dualisme est surmonté dans un monisme. On parle alors d'un corps pensant, d'un corps signifiant, d'un corps de sens et de vérité.

La seconde consiste à penser le dualisme lui-même autrement qu'il n'est compris dans sa représentation vulgaire.

Dans cette dernière voie, il ne s'agit pas de reléguer à nouveau le corps hors du sens et de la vérité, dans l'obscurité de sa caverne organique. Il s'agit au contraire, tout comme dans la première voie, de considérer un corps *sentant* – et cela dans toute l'étendue possible du terme : un corps doué de sensation, de sentiment, de signifiante et de cet au-delà du sens que tout sens indique comme la vérité. “ Sentir ”, c'est d'ailleurs la première des opérations auxquelles correspond la “ pensée ” telle que Descartes la définit, et cette opération donne le caractère fondamental de toutes les autres : l'ouverture d'un dedans à un dehors et d'un dehors à un dedans.

Le “ corps ”, dans ces conditions, ne définit pas une “ substance ” distincte d'une autre comme l'étendue l'est de la pensée, mais il définit *la distinction même* selon laquelle un “ dehors ” et un “ dedans ” peuvent se différencier. Le corps ici n'est plus distinct, il distingue et il se distingue. En *se* distinguant, il distingue un *soi* – il se distingue comme “ soi ” – et il distingue de ce fait deux ordres ou deux registres qui apparaissent l'un à l'autre comme “ dedans ” et “ dehors ”.

Mais le “ dedans ”, ici, n'est *a priori* ni l'intérieur du corps considéré comme unité physiologique repliée sur elle-même, ni ce même intérieur considéré comme le contenu non sensible d'une enveloppe

sensible (“enveloppe”, “vaisseau”, “habitation”, “prison” ont été les métaphores régulières de la tradition dualiste : or on sait que Descartes, précisément lui, refuse catégoriquement de considérer l’âme “comme un pilote dans son navire” et veut au contraire qu’on l’envisage comme une matière spécifique répandue partout à même la matière étendue du corps).

Le “dedans”, ici, ne vaut – comme il ne peut que valoir de manière générale – que selon le rapport au “dehors”. Selon la *distinction* que le corps *est* lui-même, dehors et dedans sont aussi bien “dans” le corps que “hors” de lui. L’âme peut être ce “dehors” qu’est la signification immatérielle, aussi bien qu’elle peut être le “dedans” d’une identité immatérielle représentée comme un “for intérieur” ou comme une “intimité” de conscience et d’affect. Le corps est le rapport par lequel il peut y avoir renvoi d’une intériorité à une extériorité, mais le partage que ce rapport définit n’est pas celui du corps et de l’âme comme de deux substances : il est le partage d’un unique sujet d’avec lui-même.

On se trouve ainsi dans ce qu’on pourrait nommer un dualisme, non de la séparation mais de la distinction, non de l’exclusion mais de l’ouverture, non de l’hétérogénéité, mais de l’hétérogenèse d’une *homouousia* (pour détourner un terme de la théologie trinitaire, qui désigne l’identité de nature des personnes distinctes).

Disons-le d’un mot : le corps donne l’*exposition* du sujet. Il n’y a de sujet qu’exposé, c’est-à-dire ouvert à – et ouvert par – un dehors ou un autre, par une âme ou par une autre, la “sienne”, comme on dit, comme on croit pouvoir dire, ou bien celle d’un “autre”, comme on croit aussi pouvoir dire. Mais du même ou de l’autre, c’est le même dehors qui ouvre un dedans, ou bien le même dedans – supposé comme intimité, et plus encore comme *interior intimo meo* – qui s’ouvre.

“S’ouvrir” n’est pas comparable à ouvrir une enceinte auparavant close, comme on ouvre une porte, de l’intérieur ou de l’extérieur de la

maison. “S’ouvrir” au contraire revient à constituer le “soi” en ouverture “de soi” : mais cela n’est rien d’autre que constituer le “soi” en tant que tel. Car “soi” n’est rien d’autre que “rapport à soi”, et un tel rapport suppose sortie de... et retour à... – mais sortie de... et retour à... rien de déjà donné comme un dedans ni comme un dehors, puisque le *soi* ou le *se* (le *self* ou le *selbst*, pour le dire en anglais et en allemand, à défaut de savoir le dire en russe comme il le faudrait ici) n’est *en soi* rien d’autre que le *pour soi* du mouvement de sortie-et-retour, lequel ne sort donc de rien ni ne revient à rien, puisque sa “substance” est tout entière dans ce double mouvement.

C’est ce double mouvement que désigne l’*ex-position*, la mise au dehors, la mise *hors de soi* qui fait la nature et la structure d’un “soi”. Ce “hors de soi” le tourne vers “soi”, et il n’est “pour soi” que pour autant qu’il est “hors de soi”.

C’est ce qu’est ou bien ce que fait un corps : un corps ouvre et expose, il s’ouvre et s’expose. Un corps, par toute sa peau et par toutes ses ouvertures, ex-pose un “dedans” qui n’est nulle part, qui n’est pas “en” lui, pas non plus “hors” de lui, mais lui-même (sa même animée, pneumatique, spirituelle, incorporelle, comme on voudra) *en tant qu’il n’est “même” que dans le battement de son être-exposé*. Cette exposition n’est qu’un autre nom pour l’*ex-istence*.

Le corps est l’existence et il n’y a d’existence que corporelle. Ce matérialisme est le seul radical et rigoureux. Il est le matérialisme de la matière exposée.

[CINQUANTE HUIT INDICES SUR LE CORPS*]

1. Le corps est matériel. Il est dense. Il est impénétrable. Si on le pénètre, on le disloque, on le troue, on le déchire.
2. Le corps est matériel. Il est à l'écart. Distinct des autres corps. Un corps commence et finit contre un autre corps. Même le vide est une espèce très subtile de corps.
3. Un corps n'est pas vide. Il est plein d'autres corps, des morceaux, des organes, des pièces, des tissus, des rotules, des anneaux, des tubes, des leviers et des soufflets. Il est aussi plein de lui-même : c'est tout ce qu'il est.
4. Un corps est long, large, haut et profond : tout cela en plus ou moins grande taille. Un corps est étendu. Il touche de chaque côté à d'autres corps. Un corps est corpulent, même lorsqu'il est maigre.
5. Un corps est immatériel. C'est un dessin, c'est un contour, c'est une idée.
6. L'âme est la forme d'un corps organisé, dit Aristote. Mais le corps est précisément ce qui dessine cette forme. Il est la forme de la forme, la forme de l'âme.
7. L'âme est étendue partout au travers du corps, dit Descartes, elle est toute entière partout le long de lui, à même lui, insinuée en lui, glissée, infiltrée, imprégnante, tentaculaire, insufflante, modelante, omniprésente.
8. L'âme est matérielle, d'une tout autre matière, une matière qui n'a ni place, ni taille, ni poids. Mais elle est matérielle, très subtilement. Aussi échappe-t-elle à la vue.
9. Le corps est visible, l'âme ne l'est pas. On voit bien qu'un paralytique ne peut pas bouger sa jambe du bon côté. On ne voit pas qu'un méchant homme ne peut pas bouger son âme du bon côté : mais on

* Ce texte est publié à Montréal en 2004 par les éditions *Nota bene* conjointement avec un texte de Ginette Michaud, "Appendice".

doit penser que c'est l'effet d'une paralysie de l'âme. Et qu'il faut lutter contre elle et la faire obéir. Voilà le fondement de l'éthique, mon cher Nicomaque.

10. Le corps est aussi une prison pour l'âme. Elle y purge une peine dont la nature n'est pas facile à discerner, mais qui fut très grave. C'est pourquoi le corps est très lourd et très malaisé pour l'âme. Il lui faut digérer, dormir, excréter, suer, se salir, se blesser, tomber malade.

11. Les dents sont les barreaux de la lucarne de la prison. L'âme s'échappe par la bouche en paroles. Mais les paroles sont encore des effluves de corps, des émanations, des plis légers de l'air sorti des poumons et chauffé par le corps.

12. Le corps peut se faire parlant, pensant, rêvant, imaginant. Il sent tout le temps quelque chose. Il sent tout ce qui est corporel. Il sent les peaux et les pierres, les métaux, les herbes, les eaux et les flammes. Il n'arrête pas de sentir.

13. Pourtant ce qui sent, c'est l'âme. Et l'âme sent d'abord le corps. Elle le sent de toutes parts qui la contient et la retient. S'il ne la retenait pas, elle s'échapperait toute en paroles vaporeuses qui se perdraient dans le ciel.

14. Le corps est comme un pur esprit : il tient tout entier à lui-même et en lui-même, en un seul point. Si l'on fait craquer ce point, le corps est mort. C'est un point situé entre les deux yeux, entre les côtes, au milieu du foie, tout autour du crâne, en pleine artère fémorale, et encore en beaucoup d'autres points. Le corps est une collection d'esprits.

15. Le corps est une enveloppe : il sert donc à contenir ce qu'il faut ensuite développer. Le développement est interminable. Le corps fini contient l'infini, qui n'est ni âme, ni esprit, mais bien le développement du corps.

16. Le corps est une prison ou un dieu. Il n'y a pas de milieu. Ou bien le milieu est un hachis, une anatomie, un écorché, et rien de cela ne fait corps. Le corps est un cadavre ou il est glorieux. Ce que partagent le cadavre et le corps de gloire, c'est la splendeur rayonnante immobile : en définitive, c'est la statue. Le corps s'accomplit en statue.

17. Corps à corps, côte à côte ou face à face, alignés ou affrontés, le plus souvent seulement mêlés, tangents, ayant peu à faire entre eux. Mais ainsi les corps qui n'échangent proprement rien s'envoient des quantités de signaux, d'avertissements, de clins d'yeux ou de gestes signalétiques. Une allure débonnaire ou hautaine, une crispation, une séduction, un affaissement, une pesanteur, un éclat. Et tout ce qu'on peut mettre sous des mots comme " jeunesse " ou " vieillesse ", comme " travail " ou " ennui ", comme " force " ou " gaucherie "... Les corps se croisent, se frôlent, se pressent. Prennent l'autobus, traversent la rue, entrent dans le supermarché, montent dans des voitures, attendent leur tour dans la file, s'asseyet au cinéma après être passés devant dix autres corps.

18. Le corps est simplement une âme. Une âme ridée, grasse ou sèche, poilue ou calleuse, rêche, souple, craquante, gracieuse, flatulente, irisée, nacrée, peinturlurée, couverte d'organdi ou camouflée en kaki, multicolore, couverte de cambouis, de plaies, de verrues. C'est une âme en accordéon, en trompette, en ventre de viole.

19. La nuque est raide et il faut sonder les cœurs. Les lobes du foie découpent le cosmos. Les sexes se mouillent.

20. Les corps sont des différences. Ce sont donc des forces. Les esprits ne sont pas des forces : ce sont des identités. Un corps est une force différente et plusieurs autres. Un homme contre un arbre, un chien devant un lézard. Une baleine et une pieuvre. Une montagne et un glacier. Toi et moi.

21. Un corps est une différence. Comme il est différence d'avec tous les autres corps – alors que les esprits sont identiques – il n'en finit jamais de différer. Il diffère aussi de soi. Comment penser près l'un de l'autre le bébé et le vieillard ?

22. Différends, les corps sont tous quelque peu difformes. Un corps parfaitement formé est un corps gênant, indiscret dans le monde des corps, inacceptable. C'est une épure, ce n'est pas un corps.

23. Du corps la tête se détache, sans qu'il soit nécessaire de le décapiter. La tête est d'elle-même détachée, retranchée. Le corps est un ensemble, il s'articule et se compose, il s'organise. La tête n'est faite

que de trous dont le centre vide représente fort bien l'esprit, le point, l'infinie concentration en soi. Pupilles, narines, bouche, oreilles, ce sont des trous, des évasions creusées hors du corps. Mis à part les autres trous, ceux d'en bas, cette concentration d'orifices tient au corps par un mince canal fragile, le cou traversé par la moelle et quelques vaisseaux prêts à se gonfler ou à se rompre. Une mince attache qui relie en pliant le corps complexe à la tête simple. Pas de muscles en elle, rien que tendons et os avec substance molle et grise, circuits, synapses.

24. Le corps sans tête est fermé sur lui-même. Il attache ses muscles entre eux, accroche ses organes les uns aux autres. La tête est simple, combinaison d'avéoles et de liquides dans une triple enveloppe.

25. Si l'homme est fait à l'image de Dieu, alors Dieu a un corps. Peut-être même est-il un corps, ou le corps éminent entre tous. Le corps de la pensée des corps.

26. Prison ou Dieu, pas de milieu : enveloppe scellée ou enveloppe ouverte. Cadavre ou gloire, repli ou dépli.

27. Les corps se croisent, se frôlent, se pressent, s'enlacent ou se heurtent : autant de signes qu'ils se font, autant de signaux, d'adresses, d'avertissements qu'aucun sens défini ne peut saturer. Les corps font du sens outre-sens. Ils sont une outrance de sens. C'est pourquoi un corps paraît prendre son sens seulement lorsqu'il est mort, figé. Et de là peut-être que nous interprétons le corps comme tombeau de l'âme. En réalité, le corps ne cesse de bouger. La mort fige le mouvement qui lâche prise et renonce à bouger. Le corps est le bougé de l'âme.

28. Un corps : une âme lisse ou ridée, grasse ou maigre, glabre ou poilue, une âme avec des bosses ou des plaies, une âme qui danse ou qui plonge, une âme calleuse, humide, tombée par terre...

29. Un corps, des corps : il ne peut y avoir un seul corps, et le corps porte la différence. Ce sont des forces placées et tendues les unes contre les autres. Le " contre " (à l'encontre, à la rencontre, " tout contre ") est la catégorie majeure du corps. C'est-à-dire le jeu des différences, les contrastes, les résistances, les saisies, les pénétrations, les répulsions, les densités, les poids et mesures. Mon corps existe contre

le tissu de ses vêtements, les vapeurs de l'air qu'il respire, l'éclat des lumières ou les frôlements des ténèbres.

30. Corps propre : pour être propre, le corps doit être étranger, et ainsi se trouver approprié. L'enfant regarde sa main, son pied, son nombril. Le corps est l'intrus qui ne peut sans effraction pénétrer dans le point présent à soi qu'est l'esprit. Ce dernier est d'ailleurs si bien ponctuel et serré sur son être-à-soi-en-soi que le corps n'y pénètre qu'en exorbitant ou en exogastrulant sa masse comme une grosseur, comme une tumeur hors de l'esprit. Tumeur maligne dont l'esprit ne se remettra pas.

31. Corps cosmique : de proche en proche, mon corps touche à tout. Mes fesses à ma chaise, mes doigts au clavier, chaise et clavier à la table, table au plancher, plancher aux fondations, fondations au magma central de la terre et aux déplacements des plaques tectoniques. Si je pars dans l'autre sens, par l'atmosphère j'arrive aux galaxies et enfin aux limites sans bornes de l'univers. Corps mystique, substance universelle et marionnette tirillée par mille fils.

32. Manger n'est pas incorporer, mais ouvrir le corps à ce qu'on avale, exhale le dedans en saveur de poisson ou de figue. Courir est déplier ce même dedans en enjambées, en air vif sur la peau, en souffle pressé. Penser bascule les tendons et les divers ressorts en jets de vapeur et en marches forcées sur de grands lacs salés sans horizon discernable. Il n'y a jamais d'incorporation, mais toujours des sorties, des torsions, des évasements, des échancrements ou des dégorgements, des traversées, des balancées. L'intussusception est une chimère métaphysique.

33. " Ceci est mon corps " = assertion muette constante de ma seule présence. Elle implique une distance : " ceci ", voici cela que je mets devant vous. C'est " mon corps ". Deux questions sont enveloppées immédiatement : à qui renvoie ce " mon " ? Et si " mon " marque propriété, de quelle nature est-elle ? Qui donc est le propriétaire et de quelle légitimité est sa propriété ? Il n'y a pas de réponse à " qui " puisque celui-ci est aussi bien le corps que le propriétaire du corps, et il n'y en a pas non plus à " propriété " puisqu'elle est aussi bien de

droit naturel que de droit de travail ou de conquête (lorsque je cultive et soigne mon corps). " Mon corps " renvoie donc à l'inassignabilité des deux termes de l'expression. (Qui t'a donné ton corps ? Nul autre que toi, car aucun programme n'y aurait suffi, ni génétique ni démiurgique. Mais alors, toi avant toi-même ? Toi derrière ta naissance ? Et pourquoi pas ? Ne suis-je pas toujours dans mon propre dos et à la veille d'arriver jusqu'à " mon corps " ?)

34. En vérité, " mon corps " indique une possession, non pas une propriété. C'est-à-dire une appropriation sans légitimation. Je possède mon corps, je le traite comme je veux, j'ai sur lui le *jus uti et abutendi*. Mais lui à son tour me possède : il me tire ou me gêne, il m'offusque, il m'arrête, il me pousse, me repousse. Nous sommes une paire de possédés, un couple de danseurs démoniaques.

35. L'étymologie de " posséder " serait dans la signification de " être assis dessus ". Je suis assis sur mon corps, enfant ou nain grimpé sur les épaules d'un aveugle. Mon corps est assis sur moi, m'écrasant sous son poids.

36. *Corpus* : un corps est une collection de pièces, de morceaux, de membres, de zones, d'états, de fonctions. Têtes, mains et cartilages, brûlures, suavités, giclées, sommeil, digestion, horripilation, excitation, respirer, digérer, se reproduire, se réparer, salive, synovie, torsions, crampes et grains de beauté. C'est une collection de collections, *corpus corporum*, dont l'unité reste une question pour elle-même. Même au titre de corps sans organes, il a quand même cent organes, dont chacun tire à soi et désorganise le tout qui ne parvient plus à se totaliser.

37. " Ce vin a du corps " : il met dans la bouche une épaisseur, une consistance qui s'ajoute à la saveur ; il se laisse toucher, caresser et rouler par la langue entre les joues et contre le palais. Il ne se contentera pas de glisser dans l'estomac, il laissera la bouche tapissée d'une pellicule, d'une fine membrane ou d'un sédiment de son goût et de son tonus. On pourrait dire : " ce corps a du vin " : il monte à la tête, il dégage des vapeurs qui charment et engourdissent l'esprit, il excite, il incite à le toucher pour s'électriser à son contact.

38. Rien n'est plus singulier que la décharge sensible, érotique, affective que certains corps produisent sur nous (ou bien, inversement, l'indifférence où nous laissent certains autres). Telle conformation, tel type de minceur, telle couleur de cheveux, une allure, un écartement des yeux, un mouvement ou un dessin de l'épaule, du menton, des doigts, presque rien, mais un accent, un pli, un trait irremplaçable... C'est non pas l'âme, mais l'*esprit* d'un corps : sa pointe, sa signature, son odeur.

39. " Corps " se distingue de " tête " ainsi que de " membres " ou tout au moins d'" extrémités ". A ce compte, le corps est le tronc, le porteur, la colonne, le pilier, le bâti du bâtiment. La tête se réduit à un point ; elle n'a pas vraiment de surface, elle est faite de trous, d'orifices et d'ouvertures par où sortent et rentrent des espèces diverses de messages. Les extrémités, de manière semblable, s'informent du milieu ambiant et y exécutent certaines opérations (marcher, atteindre, saisir). Le corps reste étranger à tout cela. Il est posé sur soi, en soi : non pas décapité, mais sa tête rabougrie piquée sur lui comme une épingle.

40. Le corps est l'en soi du pour soi. Dans le rapport à soi, il est le moment sans rapport. Il est impénétrable, impénétré, il est silencieux, sourd, aveugle et privé de tact. Il est massif, grossier, insensible, inaffectif. Il est aussi l'en soi du pour les autres, tourné vers eux mais sans aucun égard pour eux. Il est seulement effectif – mais il l'est absolument.

41. Le corps garde son secret, ce rien, cet esprit qui n'est pas logé en lui mais répandu, épanché, étendu tout à travers lui si bien que le secret n'a nulle cache, nul repli intime où il serait un jour possible d'aller le découvrir. Le corps ne garde rien : il se garde comme secret. C'est pourquoi le corps meurt et s'empporte secret dans la tombe. C'est à peine s'il nous reste quelques indices de son passage.

42. Le corps est l'inconscient : les germes des aïeux séquencés dans ses cellules, et les sels minéraux ingérés, et les mollusques caressés, les bouts de bois cassés et les vers qui le bouffent cadavre sous la terre ou bien la flamme qui l'incinère et la cendre qui s'en déduit et le résume en palpable poudre, et les gens, plantes et bêtes qu'il croise et qu'il côtoie, et les légendes des nourrices d'antan et les monuments écroulés

recouverts de lichens et les turbines énormes des usines qui lui fabriquent des alliages inouïs dont on lui fera des prothèses et les phonèmes rudes ou chuintants dont sa langue fait bruit parlant, et les lois gravées sur des stèles et les secrets désirs de meurtre ou d'immortalité. Le corps touche à tout du bout secret de ses doigts osseux. Et tout finit par faire corps, jusqu'au *corpus* de poussière qui s'assemble et qui danse un bal vibronnant dans le mince pinceau de lumière où s'achève le dernier jour du monde.

43. Pourquoi des indices plutôt que des caractères, des signes, des marques distinctives ? Parce que le corps échappe, n'est jamais assuré, se laisse soupçonner mais non identifier. Il pourrait toujours n'être que partie d'un autre corps plus grand, que l'on prend pour sa maison, sa voiture ou son cheval, son âne, son matelas. Il pourrait n'être qu'un double de cet autre corps tout petit et vaporeux qu'on appelle son âme et qui sort de sa bouche lorsqu'il meurt. On dispose seulement d'indications, de traces, d'empreintes, de vestiges.

44. L'âme, le corps, l'esprit : la première est la forme du deuxième et le troisième est la force qui produit la première. Le deuxième est donc la forme expressive du troisième. Le corps exprime l'esprit, c'est-à-dire le fait jaillir au dehors, en presse le suc, en tire la sueur, en arrache les étincelles et jette tout dans l'espace. Un corps est une déflagration.

45. Le corps est *nôtre* et il nous est *propre* dans l'exacte mesure où il ne nous appartient pas et se dérobe à l'intimité de notre être propre, si jamais celui-ci existe, ce dont précisément le corps doit nous faire sérieusement douter. Mais dans cette mesure, qui ne souffre aucune limitation, notre corps est non seulement nôtre mais *nous*, *nous-mêmes*, jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusque dans sa mort et sa décomposition dont nous pourrions et sommes décomposés identiquement.

46. Pourquoi des indices ? Parce qu'il n'y a pas de totalité du corps, pas d'unité synthétique. Il y a des pièces, des zones, des fragments. Il y a un bout après l'autre, un estomac, un sourcil, un ongle du pouce, une épaule, un sein, un nez, un intestin grêle, un canal cholédoque, un pancréas : l'anatomie est interminable, avant de finir par buter sur le dénombrement exhaustif des cellules. Mais ce dernier ne fait pas une

totalité. Il faut au contraire recommencer aussitôt toute la nomenclature pour trouver, s'il se peut, la trace de l'âme imprimée sur chaque morceau. Mais les morceaux, les cellules, changent cependant que le décompte dénombre en vain.

47. L'extériorité et l'altérité du corps vont jusqu'à l'insupportable : la déjection, l'ordure, l'ignoble déchet qui fait encore partie de lui, qui est encore de sa substance et surtout de son activité car il faut qu'il l'expulse et ce n'est pas un de ses moindres offices. Depuis l'excrément jusqu'à l'excroissance des ongles, des poils ou de toute espèce de verrous ou de malignités purulentes, il faut qu'il mette au dehors et sépare de lui le résidu ou l'excès de ses processus d'assimilation, l'excès de sa propre vie. Cela, il ne veut ni le dire, ni le voir, ni le sentir. Il en éprouve de la honte, et toutes sortes de gênes et d'embarras quotidiens. L'âme s'impose le silence sur toute une partie du corps dont elle est la propre forme.

48. Précision du corps : c'est ici, nulle part ailleurs. C'est au bout du gros orteil droit, c'est à la base du sternum, c'est au mamelon du sein, c'est à droite, à gauche, en haut, en bas, en profondeur ou en surface, c'est diffus ou ponctuel. C'est douleur ou plaisir, ou bien c'est simple transmission mécanique comme celle des touches du clavier à la pulpe de mes doigts. Même ce qui est décrit d'une sensation quelconque comme diffus observe la précision du " diffus ", qui irradie chaque fois d'une manière bien précise. La précision de l'esprit est mathématique, celle de l'âme est physique : elle s'expose en grammes et en millimètres, en fraction d'éjection et en vitesse de sédimentation, en coefficient respiratoire. L'anatomie n'a rien de réducteur, contrairement à ce que prétendent les spiritualistes : c'est au contraire l'extrême précision de l'âme.

49. Imprécision des corps : voici un homme autour de la quarantaine, plutôt sec et nerveux d'allure, l'air soucieux, peut-être aussi un peu fuyant. Il marche avec une certaine raideur, il pourrait être professeur ou médecin, ou bien encore juge ou administrateur. Il n'est pas très attentif à ses vêtements. Il a les pommettes hautes et un teint comme légèrement hâlé : il est sans doute plutôt de souche méditerranéenne, en tout cas pas nordique. D'ailleurs il est de taille très

moyenne. On le pressent maladroit, on se demande s'il a de l'autorité et de la décision. On doute aussi qu'il s'aime lui-même. Il est possible de continuer longtemps sur ce registre, tant il y a d'indices dispersés sur un seul et même corps. A coup sûr, on se trompera en beaucoup de points, et peut-être sur tous. Mais on ne saurait pourtant s'égarer absolument, à moins qu'un déguisement conçu avec un art consommé ne puisse nous tromper. Ce déguisement aura donc dû emprunter ses traits à quelque ressource typique, schématique, d'espèce ou de genre. Car il y a des types humains (il y en a de même chez les animaux). Ils sont, de manière indémêlable, biologiques ou zoologiques, physiologiques, psychologiques, sociaux et culturels, ils tiennent à des constantes de nourriture ou d'éducation, de sexualité et d'arrondissement par le travail, la condition, l'histoire : mais ils impriment leur typologie, fût-ce au prix et au sein d'une infinie différenciation individuelle. On ne peut jamais dire où commence le singulier et où finit le type.

50. La dénégation des types, tant individuels que collectifs, est une conséquence de l'impératif antiraciste qu'il nous est devenu nécessaire d'assumer. Pauvre nécessité, pourtant, qui nous oblige à effacer ces airs de famille, ces ressemblances vagues mais insistantes, ces mélanges touchants ou amusants des effets de la génétique, de la mode, des divisions sociales, des âges, et au milieu desquels émerge avec plus de relief l'incomparable de chacun(e).

51. Grain de beauté : la langue française nomme ainsi ces particules brunes ou noires, très légèrement saillantes, qui viennent parfois (et chez certain(e)s, souvent) faire point, marque ou grain sur la peau. Au lieu de tacher la peau, elles en font ressortir la blancheur, c'est du moins ce qu'on aimait dire au temps où la neige et le lait servaient de comparants par excellence pour la peau des femmes. Celles-ci se posaient alors, au besoin, des " mouches " de velours sur les joues et sur la gorge. Aujourd'hui, on goûte les peaux plus brunes, hâlées ou bronzées, mais le grain de beauté garde son attrait : il signale la peau, il balise son étendue et la configure, il guide l'œil et il agit sur lui comme un repère de désir. Pour un peu, on aimerait dire que le grain de beauté est un germe de désir, une minuscule levée d'intensité, un

corpuscule dont la teinte foncée concentre une énergie du corps entier, comme le fait aussi la pointe du sein.

52. Le corps va par spasmes, contractions et détentes, plis, déplis, nouages et déliaisons, torsions, soubresauts, hoquets, décharges électriques, détentes, contractions, tressaillements, secousses, tremblements, horripilations, érections, haut-le-cœur, haut-le-corps. Corps qui s'élève, s'abîme, se creuse, s'écaille et se troue, se disperse, se zone, gicle et purule ou saigne, mouille et sèche ou suppure, grogne, gémit, râle, craque et soupire.

53. Le corps fabrique l'auto-immunité de l'âme, au sens technique de ce terme médical : il défend l'âme contre elle-même, il l'empêche d'être toute à sa spiritualité intime. Il provoque un rejet dans l'âme de l'âme elle-même.

54. Le corps, la peau : tout le reste est littérature anatomique, physiologique et médicale. Muscles, tendons, nerfs et os, humeurs, glandes et organes sont des fictions cognitives. Ce sont des formalismes fonctionnalistes. Mais la vérité, c'est la peau. Elle est dans la peau, elle fait peau : authentique étendue exposée, toute tournée au dehors en même temps qu'enveloppe du dedans, du sac rempli de borborygmes et de remugles. La peau touche et se fait toucher. La peau caresse et flatte, se bleese, s'écorche, se gratte. Elle est irritable et excitable. Elle prend le soleil, le froid et le chaud, le vent, la pluie, elle inscrit des marques du dedans – des rides, des grains, des verrues, des excoriations, et des marques du dehors, parfois les mêmes ou encore des crevasses, des cicatrices, des brûlures, des entailles.

55. Corps oxymore polymorphe : dedans/dehors, matière/forme, homo/hétérologie, auto/allonomie, croissance/excroissance, mien/ rien...

56. Corps indiciel : il y a là quelqu'un qui se cache, qui montre le bout de l'oreille, quelqu'un ou quelqu'une, quelque chose ou quelque signe, quelque cause ou quelque effet, il y a là manière de " là ", de " là-bas ", tout près, assez loin...

57. Corps touché, touchant, fragile, vulnérable, toujours changeant, fuyant, insaisissable, évanescent sous la caresse ou sous le coup, corps

sans écorce, pauvre peau tendue sur une caverne où flotte notre ombre...

58. Pourquoi 58 indices ? Parce que $5 + 8 =$ les membres du corps, bras, jambes et tête, et les 8 régions du corps : le dos, le ventre, le crâne, le visage, les fesses, le sexe, l'anus, la gorge. Ou bien parce que $5 + 8 = 13$ et $13 = 1 \& 3$, 1 valant pour l'unité (un corps) et 3 valant pour l'incessante agitation et transformation qui circule, qui se divise et qui s'excite entre la matière du corps, son âme et son esprit... Ou bien encore : l'arcane XIII du tarot désigne la mort, et la mort incorpore le corps dans l'inusable corps universel des boues et des cycles chimiques, des chaleurs et des éclats stellaires...

59. *Surgit par conséquent le cinquante-neuvième indice, le surnuméraire, l'excédentaire – le sexuel : les corps sont sexués. Il n'y a pas de corps unisexe comme on le dit aujourd'hui de certains vêtements. Un corps est au contraire de part en part aussi un sexe : aussi des seins, une verge, une vulve, des testicules, des ovaires, des caractéristiques osseuses, morphologiques, physiologiques, un type de chromosome. Le corps est sexué par essence. Cette essence se détermine comme l'essence d'un rapport à l'autre essence. Le corps se détermine ainsi comme essentiellement rapport, ou en rapport. Le corps se rapporte au corps de l'autre sexe. Dans ce rapport, il y va de sa corporéité en tant qu'elle touche par le sexe à sa limite : elle jouit, c'est-à-dire que le corps est secoué au dehors de lui-même. Chacune de ses zones, jouissant pour soi-même, émet au dehors le même éclat. Cela s'appelle une âme. Mais le plus souvent cela reste pris dans le spasme, dans le sanglot ou dans le soupire. Le fini et l'infini se sont croisés, se sont échangés un instant. Chacun des sexes peut occuper la position du fini ou de l'infini.*